

La *Maison*
des *L*evasseur

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : La maison des Levasseur / Julie Rivard

Nom : Rivard, Julie, 1977- , auteure

Rivard, Julie, 1977- | 1964, les grands remous

Description : Sommaire incomplet : tome 3. 1964, les grands remous

Identifiants : Canadiana 2018942706X | ISBN 9782897833817 (vol. 3)

Classification : LCC PS8635.I937 M35 2019 | CDD C843/.6-dc23

© 2020 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Sybiline

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2020

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

JULIE RIVARD

La *Maison*
des *Levasseur*

1964. Les grands remous



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

La maison des Levasseur

1. 1958. *Le grand bouleversement*, 2019
2. 1959. *Les grandes rafales*, 2019

*À mes Costa et Levasseur fictifs,
je vous aimerai à jamais !*

1

Hors des sentiers battus

Un mince faisceau lumineux s'infiltrait entre les pans de rideaux, signe que l'aurore laissait sa place au petit matin. Au travers des effluves de café et de beurre grillé, des murmures indistincts emplissaient l'air ambiant. C'était un doux réveil, sans demande pressante ni horaire contraignant. Lovée sous le duvet d'oie, la joue contre un oreiller frais, Raquel se dit alors que la vie était belle et bonne. Que tout était en place dans son existence. Qu'elle était près de la perfection.

— Et c'est là que le méchant loup grimpa sur le lit pour déranger le Petit Chaperon rouge, chuchota Mederick avec sournoiserie.

— C'est pour le dévorer, pas le déranger. T'as tout mélangé l'histoire, soupira-t-elle.

Il avança à quatre pattes pour aller s'enfouir le nez dans son cou. Il fit semblant de la croquer à belles dents, geste qui la fit d'abord ronchonner, puis céder à un fou rire. Ils s'enlacèrent, amusés et heureux.

— Je m'excuse de te réveiller, ma belle brune, mais on a une petite urgence à régler. Juste une toute petite, dit-il en approchant le pouce de l'index pour appuyer son propos.

— Y me semblait, aussi, qu'elle était trop belle pour être vraie, cette grasse matinée, se plaignit-elle sans pour autant cacher son demi-sourire moqueur. D'accord, je vais me lever, mais ça va te coûter un bec.

Mederick l'emprisonna dans ses bras et la fit rouler hors des couvertures. Puis, il lui rendit le baiser demandé, lui pinça une fesse et s'éloigna du lit comme un vilain garnement. Sans tarder, Raquel lança un oreiller dans sa direction ; celui-ci atterrit à un mètre des pieds de Mederick, qui se retourna avec un air profondément dépité.

— Une chance que t'es belle, *cicis*¹, parce que ton visou est épouvantable.

Piquée par cette effronterie, elle se lança à sa poursuite tandis qu'il trouvait refuge à la cuisine. Une fois arrivée sur place, Raquel fut surprise par la « petite urgence » dont Mederick avait fait mention deux minutes plus tôt. Elle ne put faire autrement que de s'immobiliser face au fouillis qui s'étalait sous ses yeux.

— Bonne fête, maman ! s'écrièrent deux enfants surexcités.

Parmi les dégâts de farine, la vaisselle sale et les trop nombreuses guenilles mouillées, Raquel remarqua tout de même les sourires béats de ses enfants et les marguerites fraîchement coupées. Elle expira, abaissa les épaules et afficha un sourire tendre. De son angle, près du comptoir, Mederick

1. Bébé.

regardait sa jeune épouse, sans maquillage, les boucles libres et la chemise de nuit froissée. Il se trouvait chanceux de l'avoir conquise.

— Merci, mes amours, dit Raquel en accueillant la marmaille dans ses bras. *Woliwon.*

— Maman a dit «merci» comme toi! s'exclama fièrement le garçon en se tournant vers son père.

Mederick quitta son poste d'observation pour se rapprocher du petit attroupement.

— On t'aime, maman, murmura Mederick en se réappropriant sa femme tandis que les enfants se préparaient à servir le déjeuner.

Il glissa ses doigts dans la longue chevelure de Raquel, qu'il embrassa lentement, sous les rires de leur fille et les exclamations de dégoût de leur fils.

— Mais ma fête est seulement dans deux jours, protesta Raquel.

— Ils voulaient être sûrs de te surprendre, précisa Mederick. Ils ont tout organisé tout seuls. Inquiète-toi pas pour le ménage, je m'en charge.

— Ah, bien ça, c'est un vrai cadeau inattendu!

Il la bardassa à la blague. Elle se défendit tout en riant. Il l'enlaça une dernière fois, avant qu'elle ne s'attable pour son repas d'anniversaire. Ce faisant, il lui murmura :

— Pour mon vrai cadeau, tu vas devoir attendre à plus tard...

Ses prunelles noires comme des billes luisaient plus qu'à l'accoutumée. Raquel lui souffla un baiser charmé, et toute la petite famille se rassembla devant des assiettées de crêpes un peu trop dorées, de jambon inégalement taillé et d'œufs trop baveux. Pour Raquel, c'était aussi raté que parfait.

* * *

Le réveille-matin laissa entendre sa sonnerie répétitive et irritante. Sous la couette, Olivia bredouilla quelque chose d'incompréhensible contre sa taie d'oreiller devenue tiède. *Cette nuit a filé en un claquement de doigts, ou quoi?* Elle avait l'impression de s'être endormie quelques minutes auparavant! *Quel jour on est?* se demanda-t-elle. Elle espéra vendredi, pendant une fraction de seconde, mais la réalité la rattrapa vite. En ce mercredi, elle avait des factures à classer et des comptes à recevoir qui traînaient et qu'elle devait régler une fois pour toutes. Elle étira le bras et accrocha au passage le visage de Vito. Celui-ci marmonna, puis étira le bras à son tour pour faire taire le réveil. Le calme revint enfin. Olivia ouvrit un œil. Elle entrevit le profil de Vito. Et son torse bien défini, hors du drap plat. Cet homme était beau. En tout temps.

— Faut que je me lève. Cécile est absente aujourd'hui, susurra mollement Vito, toujours dans les vapes.

Olivia en déduisit qu'il serait seul à l'épicerie. Cécile, la caissière en chef, devait s'absenter pour une raison quelconque et elle ne voyait pas la pertinence d'en exiger le pourquoi.

— Ton horaire ressemble à quoi, aujourd’hui ? lui demanda Vito, les paupières toujours closes.

— Pharmacie, de neuf à quatre.

— Encore la pharmacie ?

La question demeura sans réponse. Olivia n’avait pas l’énergie pour s’embarquer dans une discussion musclée. Elle roula sur le flanc droit et s’assit au bord du lit. Vito posa sa grande main sur le dos nu de sa jeune épouse.

— Viens me coller un peu.

Olivia ne se fit pas prier. Vito avait le tour. Était-ce sa voix basse ou son toucher langoureux ? Reste qu’elle se laissait toujours prendre au jeu. Elle s’allongea à nouveau, une jambe par-dessus celles de l’homme. Ils profitèrent de cette proximité reconfortante dans le silence. Puis, la voix grave résonna à nouveau :

— Je trouve que tu passes beaucoup de temps à la pharmacie.

— Ça recommence ! se plaignit Olivia en se détachant de lui.

— Tu gères les finances de deux commerces, Oli. Des fois, on dirait que tu l’oublies.

— Je m’en vais dans la douche.

Elle sortit du lit et se rendit directement à la salle de bains. Vito demeura couché, les deux mains enfouies dans les cheveux, le regard fixé au plafond. Olivia passait de plus en plus de temps avec Maxence, et cela le mettait hors de lui. Voilà quatre ans qu’ils étaient mariés, Olivia et lui, et malgré

beaucoup d'efforts de sa part, la complicité qui s'était tissée entre sa femme et le pharmacien continuait à l'indisposer, pour ne pas dire à le frustrer. C'était le seul accroc dans leur couple. Ou presque. À la suite de leurs noces, plutôt modestes malgré l'insistance de la famille italienne, Vito et Olivia s'étaient rendus à Québec chez un médecin dit «ouvert» à la pilule anticonceptionnelle, car il était hors de question pour les docteurs de l'hôpital de Pohénégamook de prescrire un tel médicament. D'un commun accord, Olivia et Vito avaient mis une croix sur une éventuelle progéniture, ce qui avait provoqué questionnements et moues de désapprobation dans leur entourage... et même dans le village. Aux yeux des autres, ils formaient un couple atypique, aux valeurs un peu trop modernes. Comprendre ici, non conventionnelles. Vito ne s'en plaignait guère. Pour tout dire, plus il prenait de l'âge, plus il se moquait des qu'en-dira-t-on et des jugements à l'emporte-pièce. Et puis, il adorait son couple. Olivia et lui avaient des discussions intelligentes, une sexualité plus que satisfaisante et il aimait ce sentiment d'être libre tout en faisant partie d'une union. Sauf que... sauf qu'il savait pertinemment qu'il ne possédait pas entièrement Olivia. Une partie d'elle lui échappait. Il conservait toujours un fond de crainte en lui... Depuis qu'il avait perdu son père, un an auparavant, il se sentait le seul homme dans une communauté de femmes. Vito tolérait moins bien la nature indépendante de sa belle châtaine, son petit côté macho ayant peut-être pris un certain regain. Il trouvait Olivia unique et la chérissait. Par moments, même, il aurait souhaité être tenu informé de ses moindres faits et gestes, mais il savait qu'elle n'était pas un oiseau à mettre en cage. Ce n'était pas toujours évident à accepter, mais paradoxalement, il la tenait

en haute estime pour cette même insoumission. Vito était un homme amoureux, plus que n'importe quel homme, mais il se retrouvait souvent habité par l'incertitude.

Plutôt que de ressasser de sombres idées, comme il le faisait trop souvent ces derniers temps, Vito s'extirpa du lit et se dirigea vers la salle de bains. La vapeur chaude le happa dès qu'il pénétra dans la petite pièce. Déjà nu, il tira doucement sur le rideau de douche. Il découvrit sa femme en train de se savonner les épaules. Elle sursauta en le voyant apparaître et se posa une main sur la poitrine, comme pour rétablir un battement cardiaque normal. Vito lui sourit tout en s'immisçant sous le jet fumant. Il glissa les bras autour de la taille de son épouse. Olivia sentait bon. Il empoigna la bouteille de shampoing, laissa couler une certaine quantité de liquide dans sa paume et se mit à masser la chevelure de sa femme. Cette dernière ferma les yeux pour mieux apprécier la détente. Il saisit le pommeau de douche et s'appliqua à rincer la mousse. Olivia soupira d'aise ; l'eau chaude était merveilleuse contre son cuir chevelu. C'est alors qu'elle sentit le désir de Vito contre sa cuisse.

— Je suis un peu pressée ce matin, lança-t-elle en lui volant un baiser mouillé. Mais ce n'est que partie remise. Ce soir, promis !

Il se plia à ses volontés et la laissa sortir de la douche après que sa longue chevelure fut bien rincée. Ayant laissé le rideau légèrement écarté, Vito la regarda se sécher, se vêtir et s'appliquer une touche de maquillage à la hâte.

— Me passerais-tu le rasoir et la mousse, juste là ?

La brosse à dents dans la bouche, Olivia se hissa sur la pointe des pieds pour accéder aux deux produits qui se trouvaient en hauteur.

— Ça te fait des beaux mollets, plaisanta-t-il juste avant de s'exposer le visage au jet de la douche.

Plutôt que de lui offrir une riposte verbale, elle lui planta le pot de crème dans le flanc.

— Hé!

— Je te soupçonne de les ranger exprès sur la tablette la plus haute pour me voir me démener.

— OK, je dois avouer que t'as un peu raison, *cutie pie*².

Vito essaya de lui quêter un dernier baiser, mais la jeune femme venait de constater l'heure avancée à sa montre-bracelet et devait donc quitter le domicile sur-le-champ. C'est ainsi que Vito termina sa douche en solitaire et qu'il amorça aussi en solo sa journée au boulot.

* * *

L'odeur de la verdure, de la terre moite et des plantes sauvages embaumait les sentiers de marche. Pour Grégoire Ferguson, il n'y avait rien de plus vivifiant que de se retrouver en forêt à écouter les arbres lui parler, agités par la brise, ainsi que les branches mortes craquer sous ses pieds. Parfois, au détour du chemin de terre, il apercevait entre

2. Belle petite chérie.

deux pans de conifères le majestueux lac coloré de pontons, de chaloupes et d'autres embarcations de plaisance. Pour lui, cette vision était à couper le souffle. Grégoire était un homme reconnaissant : il avait la santé, l'amitié et le respect de ses fidèles paroissiens, sans compter qu'une nomination à titre d'évêque était pressentie pour lui. Ce n'est pas lui qui avait posé sa propre candidature. Il avait d'ailleurs été fort étonné d'apprendre de la bouche d'un vieil ami, l'évêque Robichaud, que celui-ci avait transmis la proposition au nonce apostolique. Bien que secoué par cette épâtante annonce, Grégoire s'était senti honoré. Si par un inimaginable coup du destin le pape Paul VI lui accordait cette faveur, il ne deviendrait nul autre que le Successeur des apôtres, le Ministre de Dieu, le Docteur de la foi... Un nouveau rôle si grandiose qu'il lui paraissait irréel ! Mais il y avait loin de la coupe aux lèvres. Et puis, de toute manière, si Grégoire Ferguson ressentait une once de fièvre en cette matinée de juillet, c'était pour une tout autre raison. Malgré des apparences calmes de randonneur en communion avec la nature, un autre détail remuait sa sérénité intérieure.

Il se remit en marche, bifurquant tout à coup hors du sentier. Les craquements de bois sec s'accrochèrent sous ses semelles. Il s'aventurait dans un secteur inexploré des marcheurs saisonniers. Plus il poursuivait l'ascension de ce sentier caché, qui n'en était pas un en réalité, plus un vertige le gagnait. Pas le genre de vertige qui vous prend la tête lorsque vous êtes haut perché. Plutôt un malaise similaire à celui qui s'installe lorsque vous vous approchez d'un précipice... Au bout de quelques minutes, le religieux

s'arrêta face à une grotte. Son cœur tambourinait dans sa poitrine. Elle était déjà là ! En l'entendant approcher, elle se retourna. Leurs regards se soudèrent.

— Ça ne peut plus durer, souffla-t-il, contrit.

Malgré cela, elle se jeta à son cou. Sa bouche rose lui témoignait avec fureur tout son amour, tout son désir de vivre. Ou plutôt, de revivre ! Accrochée à lui, elle l'étourdit avec un tourbillon d'émotions qu'il n'avait jamais ressenties auparavant. C'était une effusion d'affection si profonde qu'elle en était déchirante et si inconvenante qu'elle le rendait physiquement mal.

— Arrête, arrête, murmura-t-il, un tremblement dans la voix. C'est épouvantable, je...

Il se prit la tête à deux mains. Il semblait avoir perdu tous ses repères. Son visage d'ordinaire affable et distingué avait maintenant des airs graves, sinon tourmentés. Elle se blottit tout contre lui avec une infinie douceur afin de ne pas le brusquer davantage. Aux soubresauts de sa respiration, elle sut qu'il pleurerait faiblement.

— J'ai jamais aimé autant, lui avoua-t-elle tendrement. Mes sentiments sont purs et vrais.

— Ça n'excuse rien, ajouta-t-il, désespéré.

Du bout de ses lèvres, elle retrouva celles de Grégoire. Puis, elle embrassa ce dernier avec langueur. Chaque baiser de cette femme avait l'effet d'un raz-de-marée au tréfonds de l'homme. Ce flot de sentiments interdits provoquait une grande euphorie, suivie d'une dévastation qui lui prenait des jours

à calmer. Grégoire devait mettre un terme à cette idylle. Avant que son cœur trop gonflé n'éclate. Avant que toute sa vie ecclésiastique ne se fragmente en mille morceaux.

— On est faibles, murmura-t-il avec peine, toujours collé aux lèvres de la femme. Et moi, je suis le pire de nous deux. C'est pour ça je dois être celui qui se redresse le premier... Il faut que ça cesse. Il faut que ça se termine, annonça-t-il, les yeux embués de tristesse.

— Non, souffla Gisèle, ébranlée.

— Oui. C'est fini.

Grégoire lui tourna le dos, tout en s'épongeant les yeux, et dévala le chemin qu'il avait emprunté hors des sentiers battus. Atterrée, Gisèle resta figée sur place. Elle était livide et un torrent de larmes inondait à présent ses joues.

2

Mauvaises influences

Maxence adorait la plénitude qui régnait à la fois dans son esprit et dans son espace de travail tout juste avant l'ouverture de la pharmacie. Il appréciait le silence cristallin qui précédait l'arrivée de Rosa et des premiers clients, ainsi que la douceur de l'éclairage ambré des lampes à abat-jour disposées à chaque extrémité de son comptoir de bois verni. En de pareils moments, il se disait que son existence était quasi parfaite. Quasi. Il ne manquait qu'un élément... ou plutôt une personne... par chance, la nature l'avait gratifié d'une patience peu commune. Sur ces pensées inachevées, un boucan se fit entendre. Les épaules de Maxence tressautèrent. Le jeune pharmacien s'éloigna de son comptoir pour aller vérifier la cause de ce bruit soudain.

— Oh mon Dieu, je m'excuse, je m'excuse, je m'excuse, bredouilla Olivia en ramassant des éclats de verre.

Avec son large sac à main, elle avait accroché deux bocaux remplis de substances inconnues. Les récipients s'étaient fracassés au sol et les contenus s'étaient mélangés pour créer une réaction pour le moins étonnante.

— Qu'est-ce que?...

Sous des bruits d'effervescence, une mousse se répandit sur le plancher comme une coulée de lave rose bonbon. Olivia était à la fois amusée et navrée d'être l'auteure d'un tel dégât. Elle riait comme une gamine tout en essayant d'empêcher la broue de gagner du terrain. Elle jeta sur le mélange des pages d'un journal qu'elle avait trouvé dans le kiosque juste derrière elle. Après s'être pris la tête à deux mains en constatant la scène, Maxence finit par mettre l'épaule à la roue. Il récupéra le balai et le porte-poussière rangés derrière la porte de l'arrière-boutique et attrapa également un rouleau de papier brun au passage. Il épongea le plus gros du liquide et acheva de ramasser les morceaux de verre tandis qu'Olivia cessait de rigoler pour s'armer de la vadrouille. Avec sérieux et minutie, elle s'affaira à rendre au parquet son lustre d'avant-désastre. Tout était en ordre, à présent. Elle souffla, faisant ainsi voler l'une de ses longues mèches blond cendré.

— Une entrée remarquée, mademoiselle Levasseur, nota Maxence, flegmatique.

C'en fut trop : elle éclata de rire à nouveau. Le pharmacien finit par lui concéder un sourire, tout en secouant la tête avec fausse désapprobation.

— Rappelle-moi de passer une nouvelle commande d'alcool à friction et de tablettes d'antiacide. Quelqu'un a épuisé les stocks en voulant jouer au savant fou.

Il nettoya ses lunettes en corne, se les replaça sur le nez, se coiffa d'une main nonchalante et enfila un sarrau propre. Il était maintenant prêt pour sa journée. Prise deux.

— C'est M^{me} Costa, remarqua Olivia.

— Quoi ?

— Tu m'as encore appelée M^{lle} Levasseur. Ça fait près de trois ans que tu fais la même erreur.

— Ah.

Telle fut la réponse du jeune homme. Olivia n'en fit pas trop de cas. Elle regarda l'heure à sa délicate montre-bracelet et constata que Rosa Costa accusait un léger retard. Elle offrit à Maxence de rester en attendant l'arrivée de la caissière, avant d'aller jongler avec les chiffres dans le bureau qu'elle occupait souvent dans l'arrière-boutique. *Trop souvent*, selon Vito... Le pharmacien s'apprêtait à accepter cette offre quand le téléphone sonna.

— Pharmacie Costa, bonjour ! répondit Olivia avec l'enthousiasme d'une employée modèle. Oh, allô, Marguerite !

La fille du D^r Chenard. La compagne de Maxence depuis quelques années déjà. Au son de ce prénom, celui-ci plongea le regard dans l'un de ses lourds bouquins de pharmacologie. Olivia enchaîna avec tout autant de gaieté :

— Veux-tu parler à Max ? Non ? Mais pourtant... Oui, oui, je veux bien prendre ta commande. Attends que je trouve un stylo.

Olivia en saisit un rapidement, puis nota les produits et les médicaments que la jeune femme souhaitait faire préparer. Une amie passerait les récupérer à sa place sur le coup de seize heures. Olivia trouva la situation inhabituelle,

Marguerite ayant toujours apprécié rendre visite à Maxence sur son lieu de travail, mais elle ne poussa pas l'interrogatoire plus loin. Olivia lui souhaita une magnifique journée et raccrocha le combiné sur son socle. Puis, elle quitta la caisse pour traverser la pièce. Elle croisa les bras devant Maxence, qui faisait mine d'étudier des posologies.

— Hu-hum !

— Je peux t'aider ? s'enquit-il en posant le doigt sur un paragraphe en particulier pour ne pas perdre le fil de sa lecture.

Olivia s'accouda au comptoir et se pencha légèrement vers l'avant pour réduire la distance qui les séparait.

— Veux-tu bien m'expliquer pourquoi ta fiancée refuse de se pointer ici en personne ?

Pour toute réponse, il ne fit que soupirer tout en se grattant d'abord la nuque, puis la mâchoire. Elle le félicita pour sa belle tentative d'esquive ratée et insista pour qu'il lui fournisse une explication.

— Je...

C'est alors qu'une tierce personne fit une entrée précipitée dans le commerce.

— Ah, Rosa ! s'exclama le jeune homme.

— Désolée du retard, *mi scusi*, maugréa-t-elle en se battant avec ses verres fumés qui s'étaient pris dans son écharpe. C'est les enfants ! Encore les enfants !

Olivia se pencha davantage vers Maxence et lui chuchota qu'il était « sauvé par la cloche », façon de parler, et qu'elle reviendrait à la charge plus tard dans la matinée. Il la fixa dans le gris des yeux, sans mot dire. Elle lui replaça une couette de cheveu déplacée d'un geste un peu brusque. Après quoi, elle tourna les talons pour se rendre à son bureau. Il la regarda s'en aller. Et Rosa le regarda regarder Olivia.

* * *

Vito venait d'affûter ses couteaux. Ils étaient alignés sur la surface aseptisée et reluisante de son étal. Tout était nickel. Il était prêt à accomplir sa besogne. Il taillerait d'abord les différentes pièces de bœuf les plus demandées : contre-filets, filets mignons et hauts de surlonge. Après quoi, il passerait le reste de la viande dans l'imposant hachoir en métal pour produire ce que les clients appelaient du « steak haché ». Ce rituel exécuté en solitaire faisait partie de son métier et, bien que le bel Italien aime la compagnie des gens, il s'agissait de son moment préféré. Vito adorait se retrouver seul dans le silence, l'apaisement, seul avec son art et ses réflexions. Ce matin, toutefois, il ne pourrait se baigner dans ce calme bien longtemps. Une visite impromptue vint bousculer son emploi du temps.

— Vito ! l'interpella la voix trop familière de sa mère.

Sans réelle malice, il choisit toutefois d'ignorer l'appel et de prendre la peine de terminer sa coupe.

— Vito ! répéta-t-elle, plus autoritaire.

— *Che succede*³? céda-t-il enfin.

— *Lascia andare i coltelli. Il tuo amico Romano è qui. Sembra strano*⁴.

Romain qui venait le déranger? Ce n'était pas dans ses habitudes. Mais depuis quelque temps, malheureusement... Vito retira ses gants et se lava les mains par précaution, pour ensuite émerger de la chambre froide. Son meilleur ami était assis, ou plutôt écrasé, sur la tablette vide au bas d'une grande étagère de conserves. Son faciès contrastait avec son complet bien pressé. Yeux vitreux, sourire niais et barbe naissante. En cinq ans d'amitié, Vito n'avait jamais vu de poils dorés au menton de Romain, ce dernier étant toujours rasé de près, matin après matin. Aujourd'hui, il lui paraissait déphasé. Vito connaissait les malheurs de son ami, mais n'avait pas encore été témoin de sa déchéance. Il s'accroupit près de lui.

— Ça va, *buddy*?

— Je pense que je suis venu chercher des œufs.

Vito fit signe à la caissière de s'occuper des quelques clients présents afin qu'ils repartent au plus vite avec leurs emplettes. Puis, il entreprit de redresser son ami et de l'emmener dans la chambre froide pour le réveiller un tant soit peu. Bien qu'il soit en grande forme, Vito avait du mal à traîner Romain hors du champ de vision de la clientèle trop

3. Que se passe-t-il?

4. Lâche tes couteaux. Ton ami Romain est là. Il a l'air étrange.

curieuse. Malgré sa minceur, le grand blond lui semblait plus lourd que jamais vu son manque de tonus. Une fois à destination, il le laissa choir sur un tabouret, au coin du mur.

— Qu'est-ce qui se passe avec toi? T'as bu, ou quoi?

Pourtant, Romain ne dégageait aucun relent d'alcool.

— *Hey, wake up!* s'exclama Vito en lui tapochant le visage.

Vito était préoccupé : milieu de matinée, son ami n'était toujours pas au bureau et il était en proie à des tourments qui le faisaient consommer des substances inconnues et sans doute dommageables pour sa santé. Il lui secoua les épaules et lui redonna quelques taloches. Romain revint momentanément à la réalité. Il n'était pas en état de se présenter aux moulins à scie Guenette. Il perdrait sa *job* de cadre ou, au mieux, se verrait forcé de prendre un congé sans solde.

— Je vais appeler ton *boss* pour lui dire que t'es malade et tu vas aller reprendre tes esprits chez moi, décréta Vito.

Kobra Costa arriva sur ces entrefaites. Les deux poings soudés aux hanches et le regard sévère, elle apostropha Vito en italien. Son fils lui demanda de ne pas s'en mêler et de plutôt prendre sa relève pendant une trentaine de minutes, tout au plus. Il souleva Romain par le dessous du bras et l'entraîna jusqu'à la voiture de ce dernier, qui était stationnée en contrebas de l'épicerie Costa. Il le conduisit jusqu'à son cottage et le fit s'échouer sur le divan.

— Merci, t'es le meilleur, marmonna Romain. Qu'est-ce que je ferais sans toi?

On eût dit qu'il était au bord des larmes, mais il tomba dans les vapes avant d'avoir exprimé sa peine. Vito soupira. Il contacta M. Guenette, lui mentit sans vergogne et revint à Romain, qui dormait maintenant à poings fermés. Inutile de le couvrir puisqu'il faisait déjà plus de vingt degrés Celsius à l'extérieur et que l'intérieur de la petite habitation avait toujours tendance à emmagasiner un bon cinq degrés supplémentaires. Avant de retourner à l'épicerie, Vito coula à son ami un verre d'eau, qu'il déposa sur la table basse du salon. Il laissa Romain derrière lui, accablé d'inquiétude.

* * *

La nuit était tombée, et les jumeaux Gaby et Romy Wallace, âgés de trois ans, rêvaient déjà dans leur petit lit respectif. Les enfants avaient dépensé pas mal d'énergie à préparer leurs bagages pour leur voyage d'été chez mamie Marion et ne s'étaient donc pas fait prier pour aller se coucher. Après avoir paqueté la voiture et s'être douché, Mederick n'avait pas tardé à se glisser sous les draps, lui aussi. Il avait la tête pleine d'idées : des séduisantes comme des pratiques. D'une part, il avait envie de se plonger dans l'intimité avec sa femme avant de se rendre dans sa belle-famille, d'autre part, son esprit était habité par des plans architecturaux. Après tout, s'il quittait la réserve pour aller séjourner chez sa belle-mère du côté de Saint-Éleuthère, c'était pour amorcer la construction d'une seconde habitation familiale. Raquel et lui avaient acquis un terrain, sur la rive opposée au gîte des Levasseur, et les matériaux étaient déjà commandés. Ils leur seraient livrés le surlendemain. Le jeune homme devait donc penser à beaucoup de choses, de belles et de

nouvelles, heureusement. Allongé dans son lit, il réfléchissait à des milliers de détails tout en écoutant le bruissement des feuilles des arbres. Il avait laissé la fenêtre ainsi que les rideaux ouverts. Mederick avait le regard perdu dans le reflet argenté de la lune quand Raquel marcha doucement jusqu'à lui. Elle se glissa dans son étreinte et il accueillit, avec un sourire, la douceur réconfortante de sa peau nue.

— Ma belle brune, lui susurra-t-il en lui caressant la chevelure encore un peu humide.

Elle colla quelques baisers tendres sur son torse en remontant tranquillement vers son visage. Elle termina à sa cicatrice, sur sa pommette droite, comme elle le faisait souvent. Le cœur du jeune homme débordait d'amour ; il était sur le point de craquer.

— Merci d'avoir accepté que ma sœur nous suive chez ta mère. Ça vaut tout l'or du monde pour moi.

Elle lui dit qu'il était tout naturel pour elle d'inclure Lana dans leurs plans d'avenir.

— À cause de ses yeux, je veux plus qu'elle reste seule...

Raquel posa affectueusement ses lèvres sur celles de Mederick. Inutile pour lui de justifier sa demande. Raquel y consentait, point. Ému, il lui effleura le corps, appréciant chacun de ses monts et vallées. Il la huma, du creux du cou jusqu'au creux des seins. Son parfum était sans égal.

— Si on se faisait un autre petit Wallace tout parfait ? chuchota-t-il pour lui soutirer un sourire taquin.

Elle lui en esquissa un aussitôt et, en guise de riposte, le jeune homme se dénuda à son tour. Il n'en fallut pas plus pour que le lit se mette à remuer sous leurs ardeurs amoureuses.

* * *

Quelques heures auparavant, de l'autre côté de la frontière, Vito Costa secouait l'épaule de son ami avachi. Flottant toujours quelque part entre un monde irréel et la terre ferme, Romain Renaud marmonnait des phrases décousues. Sans lui demander la permission, Vito fouilla toutes les poches de son veston, suivies de la poche gauche de son pantalon, d'où il sortit un flacon de comprimés. En zieutant rapidement l'étiquette, il comprit qu'il s'agissait d'un dérivé de morphine. Comment Romain avait-il pu obtenir un médicament aussi puissant auprès de Maxence Rodrigue et de sa sœur Rosa ? Les opiacés étaient strictement vendus sur ordonnance. Vito se mit à réfléchir... rien ne lui vint. Il décida de regarder le flacon de plus près. C'est alors qu'il constata que l'ordonnance avait été prescrite au nom de M^{me} Romain Renaud. Gisèle avait été opérée de la vésicule biliaire huit mois auparavant. Se pouvait-il que Romain ait raconté quelques mensonges au pharmacien afin de faire renouveler cette ordonnance pour lui-même ? Si oui, il faisait face à un terrible problème... voire à plus d'un ! En fouillant l'autre poche du pantalon de Romain dans l'espoir d'y trouver des clés de voiture, Vito tomba sur une lettre pliée en quatre. Il la déplia. Elle provenait du Séminaire de Rimouski.

— Qu'est-ce que tu fais ? marmotta Romain en émergeant enfin des limbes.

— Mais c'est à moi de te demander ça ! lança Vito, mi-frustré, mi-paniqué. Qu'est-ce que tu fais avec du Dilaudid dans les poches et dans le sang ? Et qu'est-ce que tu fais de ça ?

Il lui planta la lettre à quelques centimètres du visage. Voyant qu'il peinait à établir le focus, Vito se décida à lui rafraîchir la mémoire en lui faisant la lecture du passage le plus percutant :

— « Alors que votre fils Alexis avait une moyenne générale oscillant entre 85 % et 90 % au cours des trois dernières années, ses notes sont en chute libre depuis le début du semestre. Il frôle l'échec en science, en mathématiques et en anglais. De plus, il se montre de plus en plus récalcitrant. Il refuse même parfois d'accomplir ses tâches, comme le rangement des équipements de baseball. Il a été envoyé à la retenue trois fois depuis le printemps. Si son comportement et son rendement scolaire ne s'améliorent pas, nous serons contraints... »

Romain s'enfouit le visage dans les mains. Aussitôt, Vito cessa la lecture de la décourageante missive. Il ne voulait pas enfoncer le clou davantage. Romain n'avait pas besoin qu'on le juge par-dessus le marché ! Vito prit une profonde inspiration, recouvra son calme et posa une main solide sur l'épaule affaissée de son ami.

— Je veux t'aider, mais pour ça, il faut que je comprenne.

— Mon fils est sur une dérape, avoua Romain d'une voix molle. Moi, je me suis un peu trop... trop habitué aux pilules. En fait, je suis plus capable d'arrêter et j'en ai honte. Gisèle dort dans la chambre d'Alexis depuis..., hésita-t-il en

comptant dans sa tête, depuis au moins dix mois, oui c'est ça, dix mois. Et puis, moi, j'ai couché avec la femme d'un acheteur.

— Encore ?

Catastrophé, Vito se prit la tête tout en fermant les yeux. Cette fois, son meilleur ami avait réellement atteint le fond du baril. La cravate croche et les cernes creux, Romain Renaud avait l'air piteux.

— Des fois, j'aimerais tellement avoir ta vie parfaite. Je suis pas jaloux, tu le sais que je t'aime comme un frère, mais des fois...

Il laissa sa phrase en suspens, comme une prière inachevée. Vito secoua la tête tout en lui remémorant que rien n'est parfait et que chacun doit, à un moment ou à un autre, affronter ses démons pour aspirer à une certaine forme de sérénité.

— Je vais te dire une affaire, je suis loin en calvaire de la paix intérieure ! blasphéma Romain en tentant de se relever sans perdre le ballant.

Vito était en train de le soutenir par le coude lorsque Olivia passa la porte d'entrée. Interloquée, elle s'approcha des deux hommes avec des points d'interrogation imprimés sur les prunelles. Romain tenta de se tenir dignement. Il fit un vain effort pour défroisser ses vêtements. Il salua la jeune femme, toujours aussi circonspecte.

— Je vais aller reconduire Romain, l'informa Vito. Disons qu'il *feele* pas trop.

— D'accord, répondit-elle, les sourcils froncés. Je vais commencer à préparer le souper en attendant.

Les hommes quittèrent le cottage. À travers un carreau de la cuisine, Olivia regarda la Turnpike disparaître dans un léger nuage de poussière de gravier. Quelque chose clochait chez Romain. Elle aurait mis sa main au feu qu'il n'avait pas attrapé de virus. Mais elle mit plutôt la main sous l'eau du robinet et empoigna le pain de savon. Tout en s'affairant à la préparation du repas, elle songea à sa discussion de fin d'après-midi avec Maxence. Devant l'insistance d'Olivia, le pharmacien avait fini par avouer qu'il avait rompu ses fiançailles avec Marguerite Chenard. Que c'était de son initiative et non pas d'un commun accord, d'où le ressentiment de la fille du docteur à son égard. La raison derrière cette fin abrupte ? Au fil du temps, les sentiments de Maxence s'étaient étiolés. Aussi bête et malheureux que cela. Voilà tout.

Olivia se munit d'un petit couteau et se mit à hacher des légumes pour ajouter à son riz, toujours absorbée par ses pensées. En fin de conversation, Maxence avait changé de ton du tout au tout en lui annonçant qu'il avait reçu une invitation spéciale. Samedi soir aurait lieu, au Château Frontenac de Québec, un cocktail littéraire auquel étaient conviés de nombreux éditeurs, écrivains, comédiens et membres de la presse. Puisqu'elle était sa complice d'écriture depuis les tout débuts, il espérait qu'Olivia accepterait de l'y accompagner. Elle n'avait pas encore accepté ni refusé. Elle savait que Vito désapprouverait cette sortie. Mais c'était au Château Frontenac ! Et avec tous ces gens réputés et sans doute fascinants ! Comme le lui avait mentionné Maxence, c'était une

occasion rare... Olivia se trouvait fourbe, mais elle se disait que le seul moyen de prendre part à cet événement mondain était par le biais d'un mensonge.